



E

16

Dance et contre-culture

Les fêtes gratuites

Les soirées acid house ont fait d'énormes progrès grâce à l'apport des sonos mobiles utilisées pour les concerts gratuits organisés un peu partout en Grande-Bretagne depuis les années 60. Dans ce mariage entre *ravers* et *travellers*, on peut considérer l'été 92 comme la période de la lune de miel. Ces fêtes musicales devaient culminer à la fin du mois de mai par un vaste rassemblement à Castlemorton. Selon les estimations, le nombre des participants oscillait entre 25 000 et 40 000 et, pour la plupart d'entre eux, ce festival était le clou de la saison. Pourtant, les médias ont présenté ce joyeux rassemblement comme une invasion de lotibards, et les protestations outrées des honnêtes gens ont préparé le terrain pour une loi répressive, le CJA (*Criminal Justice Act*).

Ce durcissement de la législation, destiné à supprimer les fêtes « sauvages », a eu plusieurs résultats. Le premier, c'est que la nouvelle loi a obligé les jeunes à réintégrer les clubs et autres lieux autorisés. Le gouvernement justifie son action par le souci de protéger les citoyens, qui sont ainsi supposés ne pouvoir danser que dans des endroits conformes aux normes de sécurité. Dans les faits, les accidents

mortels surviennent précisément dans ces clubs autorisés.

« Il y a eu un mort, ici, dans le Bedfordshire, dit Glenn Jenkins, du collectif *Erodus*. Pas pendant l'une de nos fêtes sans danger (nous en avons organisé 72), mais dans un club. C'est l'une de ces boîtes qui peut contenir 500 personnes, mais on les laisse s'entasser à 1000. Un mec s'est évanoui, et on l'a sorti. Ses copains l'ont emmené à l'hôpital dans leur voiture. Il est mort. Il avait bel et bien pris deux doses d'amphés, mais pas d'ecstasy. Ils disent que l'E tue pendant les raves, ils appellent ça la "danse macabre". Moi je dis que si l'ecstasy était mortelle, il y aurait des millions de gens à sortir les pieds devant. C'est la chaleur et le manque de précautions qui tuent, ce n'est pas la faute de la drogue. On a bien vu arriver le danger. Je me suis déjà trouvé coincé sur une piste, sans pouvoir faire un geste, et malgré ça, je suis comme un bœuf. Pas la peine d'avoir été à l'université pour savoir que c'est terriblement dangereux. »

Le second résultat du CJA a été de pousser à l'exil un certain nombre de groupes musicaux. À la suite du festival de Castelmorton, dix membres de *Spiral Tribe* sont passés en jugement, en 1994, pour atteinte à l'ordre public. Ils ont été relaxés faute de preuves. Un homme de loi de ma connaissance m'a avoué en confidence qu'en raison même de leur notoriété, et du retentissement possible du procès dans la presse (un procès qui a coûté la bagatelle de 4 millions de livres sterling), ils avaient servi de boucs émissaires. *Spiral Tribe* et beaucoup d'autres groupes, à l'étranger, trouvent un accueil beaucoup plus favorable auprès des autorités. Si bien qu'ils ont émigré en masse, avec leur matériel,

vers des contrées plus hospitalières, de l'État de Goa (sur la côte occidentale de l'Inde) à la baie de San Francisco.

La troisième conséquence de la sévérité de la loi s'est fait plus nettement sentir au moment où le CJA a été voté. Certains ont été tellement choqués par les dispositions draconiennes qui visaient à interdire les fêtes qu'ils n'ont eu qu'une envie, organiser des soirées encore plus énormes et plus réussies. L'Advance Party a appelé immédiatement à manifester contre les nouvelles lois et s'est occupé de resserrer ses liens avec d'autres groupements, ce qui n'a pas manqué de politiser le débat. Gail, avec le collectif Justice 7, organise des fêtes clandestines à Brighton. Il explique comment la loi a modifié leur tactique :

« À cause du CJA, justement, nous étions bien décidés à organiser des fêtes encore plus spectaculaires, et soigneusement encadrées. On dit que seuls les clubs autorisés sont sûrs, c'est un mensonge. Chez nous, on ne coupe pas l'eau, on la laisse à disposition pour pas cher. Nous veillons à ce que la salle soit spacieuse, aérée et bien éclairée, et à ce qu'il existe un *chill-out*, un endroit pour se rafraîchir. Les jeunes peuvent aller et venir librement, s'asseoir, prendre l'air. On ne s'en aperçoit pas forcément, mais l'encadrement existe, on a des infirmières sur place, on a des extincteurs. On a en permanence des gens tout prêts à intervenir en cas de besoin. Je pense qu'on va organiser des soirées plus souvent, mais je ne sais pas si c'est une bonne idée de grossir le nombre de participants, c'est moins facile d'avoir l'œil. Le climat créé par l'ecstasy nous aide bien, chacun prend soin spontanément de son voisin. »

La culture DIY

Le collectif Justice 7 est un bon exemple du renouveau de la culture DIY (*Do It Yourself*, autrement dit, ne comptez que sur vous-mêmes). Cosmo, l'un des responsables du collectif, explique le phénomène :

« Dans les années 80, pas mal de gens en avaient marre de la vie qu'on nous faisait mener, ils s'ennuyaient à mort, alors ils ont décidé de bouger leur cul, de faire quelque chose contre ça. Les concerts gratuits, les squats, le mouvement des *travellers* et un peu plus tard les soirées acid house, on les doit à l'énergie et à l'imagination de ces gens-là, qui ont compris un beau jour qu'il était temps de se prendre en main. Aujourd'hui, de plus en plus de gens sont exaspérés de voir à quel point les hommes politiques sont à côté de la plaque, et cette frustration les pousse à agir quand les princes qui nous gouvernent font la sourde oreille. C'est exactement ce qui s'est passé quand ils ont essayé, grâce au CJA, de mettre hors la loi les façons de vivre dont je parlais à l'instant. La culture DIY est née lorsque les gens ont décidé de s'unir, et de faire des choses pour eux-mêmes. Ce qui recouvre n'importe quoi, empêcher le percement d'une autoroute près de chez soi aussi bien que réclamer l'égalité des droits pour les handicapés. Il faut de l'ingéniosité et de l'imagination, voilà tout. »

Le collectif Justice 7 a été créé précisément pour militer contre le CJA. L'une des actions les plus spectaculaires du groupe a été d'investir un tribunal désaffecté et d'y installer une communauté florissante. Le squat a été ouvert un dimanche soir et, dès le lundi matin, on y trouvait un café, un

centre d'information et un hall d'exposition. Des cours de tai-chi, de yoga et de shiatsu y étaient dispensés régulièrement. Les résidents disposaient d'ateliers pour les artistes, d'une crèche et d'un bureau de renseignements ; un coiffeur venait proposer ses services et on organisait des soirées musicales. Justice 7 a été expulsé, mais la communauté a trouvé à se reloger ailleurs.

Une pancarte, dans le hall d'entrée, résumait bien la philosophie DIY :

1. C'est une grande aventure, n'oublie jamais ça. Laisse pousser tes nageoires, et plonge.
2. Reste à l'écoute des nouveaux venus.
3. Partage les responsabilités.
4. Laisse ton ego au vestiaire. Pas de lutte d'influence.
5. Communiquer permet d'éviter les disputes. Exprime-toi.
6. Si tu te sens stressé, délègue et laisse tomber.
7. Ne te moque jamais d'un copain dans les vaps. »

Ce sont en grande partie les fonds récoltés pendant les raves qui ont permis la rénovation des bâtiments squattés par le collectif Justice 7. Gail explique le lien :

« Si la culture DIY et les ravers se sentent sur la même longueur d'onde, c'est justement à cause du CJA. Les soirées gratuites, voilà la cible, c'est clair. Le mouvement DIY regroupe les gens qui en ont marre des systèmes — de tous les systèmes — et ils ont envie de décider eux-mêmes, qu'il s'agisse de loisirs, de nourriture ou d'énergie. On n'a pas à se laisser imposer ces choses-là.

La culture DIY repose sur le bénévolat. On applique un certain nombre de principes — des gens qui se démènent, juste

pour le plaisir de voir d'autres personnes prendre un peu de bon temps — pour leur satisfaction personnelle, c'est tout. Il n'est pas indispensable d'écouter de la musique. Nous avons des poètes, aussi, de tous bords. Un mouvement qui permet à des gens d'horizons différents de se retrouver ensemble, voilà ce que nous sommes. »

Desert Storm est une autre de ces organisations, établie à Glasgow. En plus de mettre sur pied des manifestations en Écosse, pour protester par exemple contre le prolongement de la M77, ils se sont arrangés pour apporter un peu de joie à la Bosnie ravagée par la guerre. Contactés par l'organisation « Workers Aid for Bosnia », ils ont compris que les Bosniaques avaient besoin d'être aidés sur le plan matériel, mais aussi de faire la fête pour oublier un moment leurs soucis. Desert Storm a réuni les fonds nécessaires et acheté un nouveau camion — le précédent était orné de camouflages, ce qui risquait de prêter à confusion !

Desert Storm et le Full On Dance Squad de Nottingham ont parcouru les routes pendant 15 jours dans ce camion, pour arriver d'abord à Split, en Croatie, juste à temps pour monter un chapiteau de fortune et organiser une fête de Noël pour les réfugiés, les soldats de l'ONU et le personnel des ONG. À Tuzla, au contraire de la police britannique, la police bosniaque a demandé à Desert Storm de mettre les haut-parleurs à fond pour la soirée de Nouvel An. Les visiteurs ont été stupéfaits de l'accueil réservé par la population, des enfants jusqu'aux vieilles dames, tous ces gens qui avaient mis leurs plus beaux atours pour danser à l'endroit même où ils n'osaient plus traverser la rue.

Exodus

Il est curieux que le gouvernement soit à ce point opposé à ce qui n'est après tout qu'un divertissement inoffensif. Peut-être parce que cette forme de loisirs est « inacceptable sur le plan économique », comme le suggère Jim Carey dans le numéro de *Squall* d'août 1994, ou pour des raisons plus fondamentales. À l'occasion d'une interview pour *Sunscreen*, nous avons parlé de leur disque « Exodus ». « Ça dit : ouvrez la porte, nous voilà. Venez avec nous, ou ne venez pas — ce qui compte, c'est de changer un peu tout ça. » Glenn Jenkins, membre d'Exodus, approuve :

« On a pris ce nom-là, Exodus, parce qu'on voulait en finir avec cette aliénation.



Exodus party